

Ovide

L'Art d'aimer

Traduit du latin par Danièle Robert

Ce qui emporte avant tout l'adhésion, c'est une adroite bienveillance ;
La rudesse provoque haine et furieux conflits.
Nous haïssons l'oiseau de proie qui vit toujours en guerre
Et les loups qui s'acharnent sur les troupeaux craintifs ;
Mais l'hirondelle, qui est gentille, n'est pas piégée par les hommes,
Ni l'oiseau de Chaonie, qui peut habiter dans les tours.
Arrière, querelles et discussions sur un ton sarcastique !
Un tendre amour doit se nourrir de mots de douceur.
Que les disputes éloignent l'un de l'autre le mari et la femme,
Que chacun ait toujours l'impression d'affronter l'autre en procès,
Cela est bon pour les épouses : l'apport matrimonial, c'est la querelle ;
Mais l'amie entendra toujours les mots souhaités.
Car vous n'êtes pas entrés dans le même lit par décision légale :
Entre vous, c'est l'amour qui fait office de loi.
Les cajoleries, les paroles charmeuses, agréables à entendre,
Prononce-les, qu'elle soit heureuse de ta venue.
Non, je ne viens pas apprendre à aimer aux gens riches :
Celui qui a de quoi n'a nul besoin de mon art.
Il a du génie, celui qui dit : « C'est pour toi ! » quand il le désire ;
Reconnaissons-le : il plaît bien mieux que mes inventions.
Je suis le poète des pauvres, car j'ai aimé en étant pauvre ;
Ne pouvant offrir de cadeaux, je donnais des mots.
Le pauvre doit aimer prudemment, redouter les écarts de langage,
Supporter beaucoup de choses qu'un riche ne supporterait pas.
Je me souviens d'avoir, furieux, décoiffé ma maîtresse ;
Pour ce coup de colère, que de beaux jours perdus !
Je ne crois pas, il ne m'a pas semblé avoir déchiré sa tunique,
Mais elle l'affirmait, et j'ai dû la lui remplacer.
Or vous, si vous avez du bon sens, évitez donc les fautes
De votre maître, redoutez-en les conséquences, comme moi.
La guerre avec les Parthes, soit, mais la paix avec une amante,
Et le rire, et tout ce qui incite à l'amour.
Et si elle n'est pas assez câline ni tendre pour toi qui l'aimes,
Persiste et prends patience : bientôt elle s'adoucir.

Une branche d'arbre que l'on fait plier en douceur se courbe ;
 Si tu y mets toutes tes forces, tu la romps.
 C'est en douceur qu'on traverse les rivières à la nage
 Et tu ne pourrais en triompher si tu nageais à contre-courant.
 La douceur dompte les lions de Numidie et les tigres ;
 Dans les champs le taureau supporte l'araire progressivement.
 Qu'y avait-il de plus intransigeant que la Nonacrienne Atalante ?
 Elle céda aux efforts méritoires d'un homme, toute farouche qu'elle fût.
 On raconte que Milanion pleura souvent, sous les arbres,
 Sur la dureté de la jeune fille et son propre malheur ;
 Il porta souvent sur le dos, avec docilité, les filets qui abusent,
 Transperça souvent de son épieu tenace les sangliers menaçants.
 Il éprouva l'arc tendu d'Hylæus et sa blessure,
 Mais il connaissait bien mieux un autre arc que celui-là.
 Je ne t'ordonne pas de gravir tout armé les forêts du Ménale
 Ni de porter des filets autour du cou,
 Je ne t'ordonne pas d'offrir ta poitrine aux flèches qu'on te lance :
 Mon art de la finesse doit se pratiquer en douceur.

(Livre II, vv. 145-196)

Évitez, surtout, de critiquer les femmes pour leurs défauts physiques :
 Que d'amants ont eu raison de n'en avoir dit mot !
 Il ne faisait pas reproche de son teint à Andromède,
 Celui qui portait une aile souple à chaque pied ;
 Pour tous, Andromaque était plus grande que la normale ;
 Le seul qui la disait moyenne, c'était Hector.
 Ce qui te déplaît, patience, va te plaire : le temps gomme
 Beaucoup de choses ; l'amour naissant est attentif à tout.
 Au moment où un jeune greffon prend sous l'écorce verte,
 S'il est agité – tendre encore – par la brise, il flanchera ;
 Fortifié avec le temps, l'arbre résistera bientôt aux vents mêmes
 Et la greffe sur l'arbre ferme produira.
 Au fil des jours sont effacés tous les défauts physiques,
 Ce qui était une imperfection à la longue ne l'est plus.
 Le cuir des taureaux est mal supporté par un nez qui n'en a pas l'habitude,
 Mais qu'on s'y accoutume et on ne s'aperçoit plus de l'odeur.
 On peut atténuer les travers par les mots : on appellera « brune »
 Celle dont le sang est plus noir que la poix d'Illyrie ;
 La louche « ressemble à Vénus » ; celle aux yeux jaunes, « à Minerve » ;
 Elle est « gracile », celle qui est à demi morte de maigreur ;

La courtaude est « bien proportionnée », l'obèse « épanouie » :
 Ainsi cache-t-on un défaut par ce qui le rapproche d'une qualité.
 Et ne lui demande pas son âge ni – c'est la charge
 Du sévère censeur – sous quel consul elle est née,
 Surtout si elle n'est plus de première jeunesse,
 Si elle a fait son temps et déjà s'arrache des cheveux blancs.
 Un tel âge, et même plus mûr, jeunes gens, est utile :
 C'est un champ prometteur, on peut l'ensemencer.
 Tant que vos forces et les ans le permettent, combattez la fatigue :
 La vieillesse viendra, silencieusement, bientôt vous courber.
 De vos rames fendez la mer, de votre charrue la terre,
 Équipez d'armes terribles vos mains prêtes à tuer
 Ou bien offrez votre corps, vos forces et tous vos soins aux femmes :
 C'est aussi un service militaire, il demande aussi des moyens.
 Ajoute qu'il y a chez elles un plus grand savoir-faire,
 L'expérience qui seule rend maître dans un art.
 Elles réparent les outrages des ans par leur élégance
 Et prennent garde à ne pas paraître âgées ;
 Elles ont, suivant ton désir, mille figures pour l'étreinte amoureuse :
 Aucun texte n'a imaginé plus de positions.
 Avec elles, nul besoin de stimulation pour goûter la jouissance :
 Le plaisir, c'est quand l'homme et la femme y prennent également part.
 Je hais les copulations où ne se lâchent pas les deux partenaires :
 C'est pourquoi je suis moins touché par l'amour avec les garçons ;
 Je hais celle qui se donne parce qu'il faut qu'elle se donne
 Et reste sèche, ne pensant qu'à son tricot.
 La volupté qui est donnée par devoir ne m'est pas agréable :
 Qu'aucune femme ne me fasse l'amour par devoir.
 J'aime l'entendre crier, manifester sa jouissance,
 Me demander d'aller moins vite et de me retenir ;
 Je veux voir ma maîtresse éperdue, ses beaux yeux qui chavirent,
 Sa langueur, son refus d'être touchée un certain temps.
 La nature n'a pas accordé ces bienfaits à la prime jeunesse,
 Ce n'est qu'au bout de sept lustres qu'ils apparaissent aisément.
 Les impatients n'ont qu'à boire du vin nouveau ; pour moi, que l'on me verse
 Le vin vieux d'une amphore remplie sous les anciens consuls.
 Ce n'est qu'après longtemps que s'oppose à Phœbus le platane,
 Et les prairies fraîches blessent les pieds nus.
 Nul doute que tu places Hermione avant Hélène
 Et que tu préfères à sa mère Gorgé !
 Mais qui que tu sois, si tu veux te mettre aux femmes mûres,
 Pour peu que tu persévères tu seras dignement récompensé.

(Livre II, vv. 641-702)

Et ne sois pas vite crédule : que de déboires quand on croit vite !
 Procris vous en apportera un exemple probant.
 Près des coteaux lumineux et fleuris de l'Hymette
 Se trouve une source sacrée ; un gazon verdoyant en adoucit le sol.
 L'herbe est couverte d'arbousiers ; un petit bosquet y fait comme un bocage ;
 Cela fleure le romarin, le laurier et le myrte noir ;
 Il n'y manque ni le buis au feuillage dense et le tamaris frêle,
 Ni le cytise délicat et le pin élégant.
 Mue par de doux Zéphyr et une brise agréable,
 Frissonne l'herbe haute avec toutes ces frondaisons.
 Charmant repos pour Céphale : c'est là que, fatigué, le jeune homme,
 Délaisant serviteurs et chiens, souvent se laissait tomber sur le sol
 Et chantait : « Apaise mes ardeurs, brise mouvante,
 Viens, que je te prenne contre moi ! »
 Quelqu'un de mal intentionné entendit ces paroles
 Et les rapporta aux oreilles inquiètes de son épouse, fidèlement.
 Procris, prenant le nom de « Brise » comme celui d'une rivale,
 S'effondra et fut soudain muette de douleur.
 Elle pâlit, comme après les vendanges pâlissent les dernières feuilles
 De la vigne que l'hiver précoce a saisies,
 Comme les coings mûrs qui font ployer les branches
 Et les cornouilles que nous ne trouvons pas encore bonnes à manger.
 Lorsqu'elle revint à elle, elle arracha ses vêtements légers de sa poitrine,
 Lacéra à coups d'ongles ses joues, qui n'y étaient pour rien ;
 Et sans retard, les cheveux épars, en délire,
 Elle court les chemins, telle une Bacchante que le thyrses a excitée.
 Arrivée près du lieu, elle laisse dans le vallon ses compagnes,
 Entre vaillamment dans le bois, sans se montrer, à pas de loup.
 Lorsque tu te cachais ainsi, Procris, qu'avais-tu en tête,
 Insensée ? Quel était ce feu qui foudroyait ton cœur ?
 Sans doute pensais-tu que cette mystérieuse Brise
 Allait venir et que tu verrais l'adultère de tes propres yeux !
 Tantôt tu regrettes d'être venue (car tu voudrais ne pas les surprendre),
 Tantôt tu t'en félicites : l'angoisse de l'amour bouleverse ton cœur.
 Le lieu, le nom, l'indicateur te poussent à y croire,
 Et le fait que l'esprit croit toujours vrai ce qu'il craint.
 Dès qu'elle a vu les traces d'un corps qui a foulé l'herbe,
 Cœur battant, elle sent sa poitrine comme agitée de convulsions.
 Déjà le milieu du jour avait estompé les ombres légères,
 Mettant à égale distance le coucher et le lever du soleil.
 Voici que revient dans les bois Céphale, fils du dieu du Cyllène,
 Qui dans l'eau de la fontaine trempe son visage brûlant.
 Anxieuse, Procris, tu te caches ; suivant son habitude il s'allonge

Dans l'herbe en disant : « Doux Zéphyr et toi, brise, venez. »
 Sitôt que l'amusante erreur sur le nom apparaît à la malheureuse,
 Elle retrouve sa raison et son visage sa vraie couleur ;
 Elle s'élançait et, afin de se jeter dans les bras de son mari, l'épouse
 Fait bouger, dans sa précipitation, les feuilles qui lui font écran.
 Lui, croyant avoir vu une bête, avec la promptitude de la jeunesse
 Se lève d'un bond ; sa main droite tenait les traits.
 Que fais-tu, malheureux ? Retiens tes traits ! Ce n'est pas une bête !
 Malheur ! Ta bien-aimée est transpercée par ton javelot.
 « Hélas ! s'écrie-t-elle, tu as transpercé un cœur qui t'aime :
 C'est un endroit où la blessure de Céphale restera pour toujours.
 Je meurs avant mon heure, mais sans l'offense d'une rivale ;
 Ainsi me sera plus légère la terre où je reposerai.
 Déjà ma vie s'en va vers la brise, que son nom m'a rendue suspecte ;
 Je tombe. Oh ! Ferme mes yeux de ta main chérie. »
 Lui, tenant dans ses bras le corps mourant de son amante,
 Affligé, arrose la blessure cruelle de ses pleurs.
 Elle meurt et son souffle, qui s'échappe peu à peu de sa poitrine
 Imprudente, est recueilli par les lèvres de son malheureux époux.

(Livre III, vv. 685-746)

Je rougis des tout derniers enseignements, mais Dioné la bienfaitante
 Me dit : « Notre sujet, précisément, est ce qui fait rougir. »
 Sachez bien qui vous êtes ; tirez le meilleur parti de votre physique ;
 Il n'y a pas, pour toutes, qu'une seule position.
 Si tu as un visage parfait, reste renversée en arrière ;
 Si c'est ton dos qui te plaît, fais admirer ton dos.
 Milanion avait les jambes d'Atalante sur ses épaules ;
 Si les tiennes sont belles, montre-les donc ainsi.
 La petite se mettra à cheval : jamais son épouse thébaine,
 Qui était bien trop grande, ne se mit à cheval sur Hector.
 Que la femme à la ligne de hanche admirable se tienne
 À genoux sur le lit, la nuque à peine fléchie.
 Celle dont les seins sont sans défauts et dont la cuisse est juvénile
 Ouvrira les jambes au bord du lit, l'homme debout.
 Dénoue tes cheveux sans honte telle une Thessalienne
 Et secoue la tête pour les faire flotter.
 Quant à toi, dont le ventre est marqué des vergetures de la grossesse,
 Fais donc comme le Parthe véloce, tourne le dos.

Les jeux de Vénus sont multiples : la position la plus simple
Et la moins fatigante, c'est quand tu es à demi couchée sur le côté droit.
Mais plus véridiques dans leurs prédictions que ma Muse,
Ni les oracles d'Apollon ni Ammon le cornu ne le seront.
Si l'on peut avoir foi dans un art, fruit pour moi d'une longue expérience,
Faites-moi confiance : mes vers tiendront leurs engagements.
La femme offerte doit sentir, du plus profond d'elle-même,
Le plaisir la combler de même que son amant.
Échangez sans arrêt des mots câlins et des petits cris agréables,
Sans oublier, au milieu de vos jeux, quelques termes coquins.
Quant à toi, à qui la nature a refusé la jouissance,
Fais semblant, en simulant les plaintes, d'éprouver du plaisir.
Pauvre fille, chez qui reste inerte, insensible,
L'endroit dont l'homme et la femme jouissent pareillement !
Mais si tu fais semblant, attention ! Ne laisse rien paraître,
Donne le change par tes gestes et tes regards.
Prouve que tu jouis par tes cris, ta respiration haletante ;
Ah ! j'ai honte ! Cette partie du corps a son langage secret.
Quant à celle qui, après les joies de l'amour, réclame une récompense
À son amant, c'est qu'elle veut ôter à ses prières tout leur poids.
Ne laissez pas entrer la lumière à flots dans la chambre :
Bien des détails de votre corps gagnent à être cachés.

Mon badinage se termine. Il est temps de quitter les cygnes
Qui ont conduit notre char par le col.
Comme jadis les garçons, que maintenant ma classe de filles
Inscrive sur ses trophées : « Notre maître était Nason. »

(Livre III, vv. 769-812)